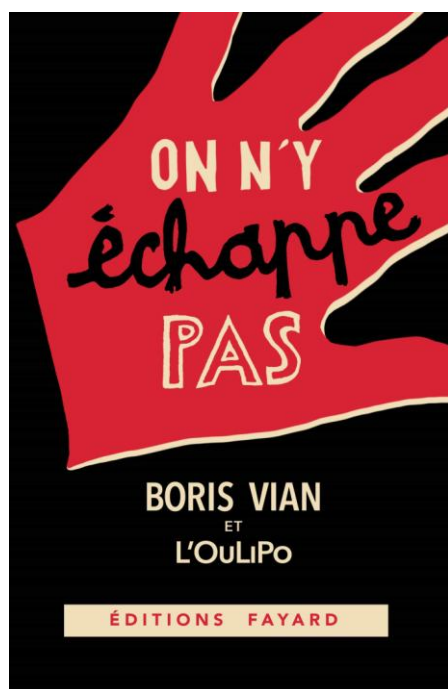


L'OuLiPo prend le relais du mythe Vian (sur *On n'y échappe pas* de Boris Vian et du groupe OuLiPo)*

Ainhoa Cusácovich Torres
Universidad de Valladolid



En décembre 1950, Boris Vian écrit quatre chapitres d'un roman noir qu'il ne terminera pas. Il a rédigé ces chapitres et un synopsis que L'OuLiPo¹ a repris pour continuer un projet que Vian, lui-même, a qualifié ainsi : «un sujet tellement bon que j'en suis moi-même étonné et légèrement admiratif. Si je le loupe, je me suicide au rateloucoume et à la banane frite» (Vian et al. 2020 : quatrième page de couverture).² Avec le permis de la cohérie Vian, l'Ouvroir a

complété, avec d'autres 12 chapitres, le roman qui aurait pu faire partie de la

* Vian, Boris; Bénabou, Marcel; Berti, Eduardo; Jouet, Jacques; Le Tellier, Hervé; Méloiset, Clémentine et Salon, Olivier (2020). *On n'y échappe pas*. Paris: Éditions Fayard. 216 p. ISBN: 978-2-213-71332-8.

¹ L'Ouvroir de littérature potentielle (OuLiPo) est un groupe français de littérature né au milieu du XXe siècle, qui est centré sur l'innovation et la créativité.

² Dorénavant, nous citerons avec le numéro de page pour les références au roman analysé.

collection «Sullivan»³ de l'auteur.

En plus du roman, le lecteur trouvera dans cette édition : des notes (175), des repères biographiques sur la relation de Vian avec l'OuLiPo (189), les coulisses et le synopsis de l'auteur (197), ainsi qu'une explication sur la couverture choisie (203) et une postface de Nicole Bertolt (205) et les remerciements (209).

La guerre de Corée est le contexte de l'histoire de Frank Bolton, un colonel américain qui rentre du conflit en ayant perdu une main. Il découvrira que les femmes de son entourage de jeunesse sont en train de disparaître. Un tueur en série est le coupable. Les visites à sa famille et ses amis lui feront découvrir, grâce à son ami Narcissus, l'assassin, comme dans les meilleurs romans policiers, où l'intrigue se maintient jusqu'à la fin.

Ce n'est pas la première fois que Vian expérimente avec le roman noir, son pseudonyme Sullivan a déjà été très utilisé et il conforme toute une esthétique reconnaissable par tous les passionnés de polar.

L'homme des 100 vies

Bon en tout et capable de tout, Boris Vian a expérimenté dans tous les domaines. Il était ingénieur, romancier, poète, dramaturge, traducteur, trompettiste, critique de jazz, parolier, et même acteur et chanteur de temps en temps. Écrivain unique, en avance sur son temps et aussi «collage» que son propre travail, Vian est décrit par son ami Henri Salvador : «Il avait un trop gros cerveau. Il n'était ni d'hier ni d'aujourd'hui, mais de demain» (Henri Salvador dans Arnaud 1981: 395).

De nombreux aspects ont favorisé la transcendance de son œuvre. On observe chez l'auteur une combinaison rare et curieuse de deux aspects : d'une

³ Pseudonyme de l'auteur sous lequel Vian avait déjà écrit quatre polars: *J'irai cracher sur vos tombes* (1946), *Les mort sont tous la même peau* (1947), *Et on tuera tous les affreux* (1948), et *Elles se rendent pas compte* (1950). Celui-ci aurait fait partie de la *Série noire*, chez Gallimard.

part, il révèle un homme ancré dans son époque, s'abreuvant aux sources de ses contemporains et étant reflet fidèle de la société de son temps ; d'autre part, on retrouve un Vian intemporel et visionnaire dans certains aspects liés au pacifisme ou au rejet du racisme.

Une personnalité extravagante et excentrique en quelque sorte, ainsi qu'une œuvre brusquement arrêtée, vont créer un mythe pourvu de « cette capacité d'à partir d'un visage romantique d'avoir sauté d'époque en époque jusqu'à aujourd'hui, comme si chaque décennie complétait un peu le mythe » (Boris Vian (1920-1959) –Une vie, une œuvre, 22-05- 19975).⁴

Le polar : l'un des outils préférés de l'alter ego Sullivan

Boris Vian était un passionné de la culture américaine, qui apparaîtra dans la plupart de ses romans, surtout dans ceux signés Sullivan. Les romans policiers, la culture américaine et le jazz imprègnent ses œuvres et leur donnent une valeur de modernité difficile à trouver à l'époque.

L'OuLiPo a respecté le manuscrit et le synopsis du roman. Ils ont ajouté quelques personnages secondaires, comme Vicky et Janet. Ils ont aussi complété le contexte historique avec des faits culturels et des actualités politiques des années 40, y compris des allusions au jazz (194).

L'imaginaire américain, tant aimé et connu de Vian, a été reproduit dans le roman à travers des données tels que des rivières, les noms des personnages, les voitures comme la Cadillac (31), le nom d'un journal *The Washington Post*, ainsi que la musique toujours présente dans la vie de l'auteur : le jazz. De même, le clarinettiste Jimmy Hamilton (51), Duke Ellington (121) s'introduisent dans le récit, avec le joueur de baseball Jackie Robinson (57). La société de l'époque est concrétisée dans de clins d'œil à la publicité comme celui-ci :

⁴ Philippe Boggio en (*Boris Vian (1920-1959) – Une vie, une œuvre, 22-05-1997*) <https://www.youtube.com/watch?v=B7hAXTMt0-0>

Le pire, c'était de l'entendre chantonner en dodelinant *See the USA in your Chevrolet!* Et toutes les autres ziziques publicitaires, celle du savon Palmolive, de la machine à coudre Singer ou des cigarettes Lucky Strike : il lui manquait juste la voix pour être Sinatra et la classe pour être Dean Martin (117).

Toujours les mêmes stéréotypes

Le roman analysé regorge de stéréotypes qui sont propres au genre policier. Une première lecture pourrait nous conduire à une interprétation de la figure féminine comme simple, superficielle et «objet», en quelque sorte. Les exemples sont présents tout au long du roman, comme celui qui suit :

Pas possible d'imaginer deux filles plus différentes. La brune et la rousse, chacune typique du genre. Carmen n'avait pas volé son nom; elle était mexicaine par son père, irlandaise par sa mère, et comme c'était un beau couple, le résultat se trouvait parfaitement satisfaisant. Une gitane aux yeux verts, avec la pétulance d'une douzaine de Betty Hutton et une carrosserie de Fisher (42).

Vian intègre constamment le stéréotype féminin dans son œuvre romanesque. En la présentant de manière hyperbolique, elle produit en quelque sorte un effet d'implosion – en la détruisant de l'intérieur, en l'assimilant – de cette conception de la femme-objet qui formait une caractéristique constitutive de roman noir. Il n'est donc pas accidentel le choix générique, qui repose sur la présence du lieu commun mais qui, en tant que cadre, lui donne à son tour la liberté de le questionner (Montecchio 2014 : 10).

L'OuLiPo reprend ce recours au stéréotype et garde une esthétique propre aux romans signés Sullivan. Les femmes sont, ainsi, décrites à partir des caractéristiques physiques et des sensations olfactives qu'elles dégagent. C'est ce que nous trouvons dans l'extrait où Frank décrit une fille qu'il avait rencontrée en Corée : «Le parfum de Mara, celui de sa peau et celui du Roger-Gallet d'importation, qui avait pour tâche herculéenne de lutter dans mes

narines contre l'odeur d'essence et de chair grillée» (102). Ces descriptions sont très souvent reliées à des aspects sensuels ou sexuels. Nous trouvons, par exemple : «le souvenir de cinquante kilos de dynamite blonde» (12) pour décrire Ellen Brewster ou «des hanches un peu trop mobiles pour la tranquillité des spectateurs» (23) pour Sally.

Le sexe est aussi très présent dans le roman, avec des descriptions explicites et des termes tels qu'«inverti» ou «pédéraste» (46) qui correspondent à l'esthétique générale des romans signés Sullivan. Nous trouvons la description de Narcissus, qui surprend avec un personnage ambigu : «malgré ses cheveux blonds, son teint clair et ses traits réguliers, sans ses yeux noirs, de véritables yeux de putain, avec des cils immenses et fournis, et d'indécentes paupières bistrées» (45). Les références aux personnages homosexuels sont reprises, comme Vian l'aurait tant aimé, Carmen surprend son interlocutrice avec son intervention : «—Venez, Sally, dit Carmen. Laissez ces ignobles types. Venez avec moi, je suis un peu lesbienne et vous allez passer un excellent moment, ma chérie. Un moment inoubliable. Suprême » (47).

Maladie, usure, guerre

Trois des sujets les plus exploités par Vian sont aussi repris par l'OuLiPo dans ce roman. Cette fois-ci, c'est le père de Frank, David, qui est gravement malade, il tousse et son état de santé se dégrade. Les descriptions à propos de la maladie et l'aggravation de son état de santé accordent à l'œuvre le désespoir caractéristique des productions viannesques. En ce qui concerne la guerre, avec les allusions au «Veteran Circle», l'Ouvroir profite pour mettre l'accent sur l'opinion de Vian sur ce sujet. L'absurdité est reflétée dans l'extrait suivant, où les auteurs décrivent l'appartenance à l'association :

Ma mère haussa les épaules. A cette heure-là, tout ce qu'elle voulait, c'était courir à sa sacro-sainte réunion du *Veterans Circle*, l'association où se retrouvaient régulièrement les proches, parents, et surtout les mères, des soldats morts ou blessés dans les derniers confits. Venice était la seule dans notre ville à mériter doublement le triste droit d'appartenir à ce cercle : la disparition de Mark et la perte de ma main gauche lui valaient d'y jouir de la plus haute considération (77).

Un roman, en fin de compte, qui a réussi à capter l'aspect pacifiste et antimilitariste de Vian, qui se résume dans l'expression de la pensée de Frank : «Mais quoi!... À chaque guerre, le même phénomène navrant se reproduit : on engage, en masse, des amateurs. Je parle des conscrits. Alors, ça ne peut pas bien se passer. Que voulez-vous, on est en droit d'attendre mieux d'individus qui sont si peu différents des singes» (101). L'absurdité et le désespoir sont reliés à chaque récit où la guerre est décrite.

L'OuLiPo laisse aussi son empreinte

L'écriture de Boris Vian se caractérise par le jeu avec le langage, tout récit étant une sorte d'expérimentation. Les célèbres jeux de mots vianniens sont aussi présents dans le roman, comme le moment où Frank explique à Carmen : « —Un cadeau de la peste, Carmon. Je veux dire de la poste, Carmen» (83).

L'OuLiPo va enrichir l'un des chapitres, le Xe, avec une technique qui consiste à créer des trous complétés par des éléments tels que cette note l'explique :

1. Ce chapitre a d'abord été une version comportant des « trous » qu'ont complétés les oulipiens : des trous simples dans lesquels on doit ajouter une information (ainsi le nom du chien, «Bobby»); des trous ménagés pour des analogies (comme un gardien de phare pris au piège

de sa propre lumière»); enfin des trous sur le principe du show/tell, où l'émotion n'est pas dite mais montrée («rendre malade» devient : «me filait des ulcères au foie») (184).

L'un des chapitres aurait été rédigé à partir de phrases de l'œuvre de Vian, mais, comme la note explicative le montre, ils ont choisi de le modifier afin de «privilégier le récit» (183). Dans la même technique, des références à des titres de livres et parties de chansons de Vian ont été éparpillées dans le récit. D'autres techniques oulipiennes sont présentes dans le roman, comme celle montrée par l'un des personnages, Maurice Ghislain, qui aurait composé un poème avec les lettres du nom de sa bien aimée, Béatrice Discoll (80).

L'OuLiPo a réussi à boucler le cercle du polar Vian. Tout d'abord parce que cet Ouvroir partage avec Vian des idées sur la création artistique, les jeux avec le langage et l'expérimentation comme devise de création. Ils ont, en plus, fait le choix parfait avec le roman noir, étant celui-ci un genre littéraire atemporel. Un récit intelligent, osé et drôle que Vian aurait approuvé s'il avait vécu cent ans.

Références bibliographiques

Arnaud, Noël (1981). *Les vies parallèles de Boris Vian*. Paris : Christian Bourgois.

Montecchio, Estefanía (2014). “La experimentación genérica: el uso subversivo del roman noir en *J'irai cracher sur vos tombes* de Boris Vian”, *Revista Laboratorio* N°10. Disponible en línea:

<https://revistalaboratorio.udp.cl/index.php/laboratorio/article/view/184>